

LE RÉBUS

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Lyon, six mois.	4 fr. »
— un an	7 50
Départements et Etranger, six mois.	5 »
— un an	9 »

Les annonces et les réclames sont reçues exclusivement chez
M. V. FOURNIER, 14, rue Confort, à Lyon.

ADMINISTRATION & RÉDACTION, à l'imprimerie, 10, Petite r. de Cuire

PRIX DES INSERTIONS

Annonces anglaises	fr. 50
Réclames.	1 »

Les manuscrits non insérés seront brûlés.

LA QUESTION D'ORIENT

Il y a des gens qui, à la vue de ce titre, tremblent dans leur peau et tirent leurs mouchoirs de poche pour essuyer toutes les larmes que fait couler la baisse des fonds turcs.

J'avoue, et je le confesse humblement, j'ai bien tremblé un peu en faisant couler du bout de ma plume les quelques gouttes d'encre qui ont noirci la question d'Orient, et mille pensées sinistres, épouvantables se sont heurtées à la porte de sortie de mon imagination pour se précipiter sur mon papier comme si elles n'avaient pas le temps de sortir une à une et de s'aligner en bataille sous le commandement de la raison et d'un peu de bon sens.

Au milieu d'elles j'en distingue de fantastiques, d'étonnantes, et je me disais mentalement : oser, avoir le toupet de venir ici, dans le Rébus, journal essentiellement littéraire, qui n'a de différence avec les journaux politiques que l'épaisseur d'une pile de six mille francs.... en or.... en argent, ce serait trop épais.

Mais ! et MM. du Parquet qui vont te prendre au collet et t'avertir poliment de rentrer dans le giron de la littérature française.

Et la pieuse *Décentralisation* qui, avec sa charité ordinaire et sa bienveillance plus qu'ordinaire envers le prochain, s'empresse d'annoncer *urbi et orbi* que tu fais de la politique sans cautionnement, j'allais dire sans le savoir.

N'est-ce pas vraiment sans le savoir qu'on fait de la politique, tout comme le baron Brice fait de l'économie sociale en faisant de l'économie culinaire ?

Et nos confrères satiriques, humoristiques, qui poussent chaque semaine comme les petits pois et la chicorée amère, ne montreraient-ils

pas un point de jalousie s'ils me voyaient traiter bravement la question d'Orient, comme un diplomate, un financier, un militaire et un actionnaire de la Banque ottomane ?

La traiter en journaliste, c'est bien autre chose. Est-ce que les journaux la traitent, cette pauvre question d'Orient?... Ils la maltraitent...

Eh bien, ce n'est pas ainsi que je la comprends.

Je veux traiter cette grave affaire, qui fait perdre la tête à tous les opticiens, les météorologistes, les géologues et les archéologues, en bon bourgeois qui veut apprendre à ses compatriotes.... à s'orienter.

Quand on se promène au milieu des champs et même sur une de nos places, on se demande : « Quel vent fait-il ? D'où vient le vent ? »

C'est une question d'autant plus multiple et importante de nos jours, que l'on fait passer la question des pluies, des orages, de la grêle, bien avant les questions politiques.

S'il est permis, en diplomatie, de prévoir les commotions internationales, on veut arriver, en météorologie, à atténuer les désastres occasionnés par les éléments troublés, en prévenant les populations agricoles du fléau qui les menace.

Il est un moyen bien simple de savoir d'où vient le vent, quelque faible qu'il soit, serait-il un souffle de zéphyr, qui fait à peine trembler la sensitive.

Vous cherchez d'abord à vous mettre en face du sud, d'après l'inclinaison de votre ombre, projetée à droite ou à gauche, ou derrière, suivant la place du soleil, et jamais devant vous ; vous regarderiez alors vers le nord.

Quand vous avez achevé cette opération, qui vous donne déjà un brevet de capacité en astronomie, vous mouillez l'index de votre main droite, en l'introduisant... délicatement et tout simplement... dans votre palais. Vous levez le

bras en l'air, en tenant aussi levé votre doigt humide.

Et vous sentez immédiatement une certaine fraîcheur longitudinale sur une des faces digitales.

Vous savez de suite d'où vient le vent.

Vous vous êtes donc orienté.

Et c'est ainsi que j'ai vidé la question d'Orient, sans faire de la politique et sans désorienter mes lecteurs.

NEUTRA.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que nous avons pu obtenir la collaboration d'un des rédacteurs les plus spirituels du plus spirituel journal de Paris.

Puisque nous sommes le Rébus, nos lecteurs chercheront à le deviner.

Maintenant la plume est à notre nouveau collaborateur, et la place à son Courrier de Paris.

COURRIER DE PARIS

Sous cette rubrique, — lecteurs, — un boulevardier pur sang, un Parisien mêlé peu ou prou au mouvement, — disons mieux, — au tourbillon de la capitale, vous contera, tous les huit jours, quelques-unes des meilleures scènes de la « comédie aux cent actes divers. »

Nous serons gai le plus souvent. Fervent admirateur de maître Rabelais, — le joyeux curé de Meudon, — nous nous souvenons de sa maxime :

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rire est le propre de l'homme.

Mais le drame nous réclamera quelquefois, et nous irons au drame. Nous pincerons la corde de l'attendrissement ; nous verserons un pleur, — que nous essuierons bien vite, — et nous reprendrons

FEUILLETON DU JOURNAL LE RÉBUS.

EXCURSION DU DIMANCHE

DE LIMONEST A CHASSELAY

Quand on est resté huit jours sur le mont Verdun, on commence à en avoir assez, dut-on, pour se distraire, recevoir par le facteur rural tous les journaux qui paraissent et disparaissent, feuilles légères qui tombent comme si nous étions déjà aux confins de l'autonne.

La vue d'un horizon lointain, le spectacle d'une calotte immense qui semble brodée par les sinuosités du terrain, par les méandres des vallons, perlée par tous ces points blancs qui brillent au soleil, et qui sont autant de demeures où s'agitent les pensées humaines, et bornée par un cercle bleu au-delà duquel le regard ne peut atteindre, finissent par lasser l'imagination et griser l'intelligence.

Il s'agit d'opérer la descente du mont Verdun à Limonest.

Chacun propose son mode de locomotion : les uns veulent exposer leurs fonds de culottes à des déchirements compromettants.

Les autres, aux grandes jambes, ont envie de sauter à pieds joints sur la justice de paix de Limonest qu'ils aperçoivent au-dessous d'eux.

On les supplie de ne pas choisir, pour ce saut périlleux, l'heure de l'audience.

Les dames sont fort embarrassées dans leurs jupons et leurs petits souliers.

Les provisions sont épuisées, et si ce n'était les convenances sociales, les époux qui se mangent continuellement des yeux se déchireraient à belles dents.

J'essaie de calmer cette population nomade que j'ai entraînée avec moi sur le sommet du mont Verdun ; je pérore, je harangue les mutins, et je fais ainsi l'expérience d'un orateur balconnier et me rends compte des efforts surhumains qu'il faut faire pour retenir et contenir les masses.

Enfin, ma cause est entendue, et tous, les uns après les autres, comme les canes qui vont en champ, nous nous enfilons dans un étroit sentier à travers bois.

Les chapeaux restent aux branches, les jupons s'accrochent aux buissons, les cailloux roulés, les aspérités du calcaire font craquer les chaussures.

On échange des compliments de condoléance, et on prépare du travail à son pédicure.

Enfin, après une heure d'accidents personnels,

d'efforts surnaturels et d'une descente renouvelée de celle des enfers, nous tombons comme une avalanche humaine dans le paisible bourg de Limonest.

Le vent du midi, que nous faisons prévoir l'apparition des Alpes, recouvertes de leur chemise blanche, soulevait des flots de poussière sur la grande route, aujourd'hui déserte, qui conduit de Lyon à Paris par la Bourgogne.

Il y a trente-cinq ans, c'était le mouvement, les voitures se croisaient en tout sens ; les rouliers troublaient le silence de la nuit par leurs jurons et les grelots de leurs équipages ; les malles-poste, les diligences faisaient halte devant les auberges de Limonest, les postillons échangeaient le coup de l'étrier.

Les coquetiers qui apportent les denrées agricoles de la vallée de l'Azergue vidaient quelques bouteilles et cassaient une croûte avant de descendre au marché de la Martinière.

Aujourd'hui tout est mort ; de temps en temps, on entend le pas cadencé de deux rosses qui mènent les pataches de Chasselay ou de Chazey-d'Azergues, service obligatoire en faveur de quelques vieilles dévotes qui croient que les chemins de fer ont été inventés par le diable.

Les antiquaires prétendent qu'à Limonest passait la voie romaine, qui conduisait de *Lugdunum* à *Augustodunum*, soit de Lyon à Autun.

C'est fort possible ; je ne veux pas engager de discussion. Il fallait bien que les Romains passent quelque part. Autant là qu'ailleurs.

Nous apercevons derrière le bourg et le surplom-

après notre marotte — aux retentissants grelots.
Puisse leur bruit vous plaire, lecteurs !

Et maintenant désirez-vous un programme plus complet ? Voulez-vous que nous allongions notre modeste ouverture ? — Les programmes, vous savez ce qu'en vaut l'aune, et vous n'ignorez pas non plus « qu'à l'œuvre seulement on connaît l'ouvrier. » Quant aux ouvertures, n'avez-vous point observé, — comme nous, — qu'à de bien rares exceptions près, les plus courtes sont les meilleures, et qu'on est souvent tenté, — en les écoutant d'une oreille distraite, — de demander la toile.

Nous n'ajouterons donc que quelques mots.
Les voici :

Les salons officiels de cette grande dame, qu'on nomme la Politique, nous sont interdits. Nous n'essaierons pas de forcer la consigne. Mais les arts, les sciences, les lettres nous admettront dans leurs somptueux palais ou dans leurs modestes asiles, — quelquefois aussi, hélas ! dans leurs misérables taudis. — Nous entendons glaner partout, — à votre profit, lecteurs, — des sujets joyeux, souvent, tristes parfois, — intéressants, toujours, — instructifs aussi, — car un enseignement quelconque, — pour qui sait le chercher et le découvrir, — se rencontre partout.

Notre boniment est terminé.
Nous frappons les trois coups. — Au rideau !
Et à huitaine.

ZACHARIAS.

COURSE MONUMENTALE

Voyez-vous tous ces monuments
S'aligner là-bas pour la course :
Ce qui gêne leurs mouvements,
Ce sont les cordons de la Bourse.

D'abord le monument Danthon,
Qui fait son deuil de feu Vaisse,
Ce refuge pour le piéton,
Attend, mais qu'on le démolisse.

Et puis, l'ovale piédestal
Qui fait l'ornement de Perrache,
Depuis qu'il est de son cheval
Déboulé, rêve qu'on l'arrache.

Ce monolithe de Crussol,
Espèce de billot druidique,
Voudrait un autre parasol
Pour cacher son torse cubique.

De Saint-Just le chemin de fer,
Qu'on traitait déjà de ficelle,
Au lieu d'aller un train d'enfer,
Ne bat pas seulement d'une aile.

Puis le fameux pont suspendu
Entre Pourvière et la Croix-Rousse,
Mort-né avant d'être *poudu*,
Est tombé dans l'eau sans secousse.

Le théâtre des Célestins,
Malgré sa lourde carapace,
Sans roulettes et sans patins,
Avance comme une limace.

Premier de plus d'une longueur,
A son train de coureur en chambre,
Il sera proclamé vainqueur
En octobre, novembre ou décembre.

HECTOR COQUECIGRUE.

La Fête de nuit de Dimanche.

Eh bien ! amis lecteurs, et vous surtout, aimables lectrices, ne trouvez-vous pas que M. Kervella s'est joliment moqué de nous ? Et savez-vous qu'il a un fier toupet pour nous annoncer une seconde fête.

Décidément il s' imagine que les Lyonnais ne sont pas comme les autres, et que, en échange d'une douzaine de fusées, ils pardonneront l'affreuse plaisanterie de dimanche passé.

L'affiche portait : Bureaux à 8 heures ; commencement de la fête à 8 heures et demie ; ballon à 10 heures, etc.

Le bureau était bien à 8 heures, mais le commencement, le ballon et le feu d'artifice, tout a été à 11 heures.

Ah ! puis, il y avait un concert par douze musiciens, qui couraient, après chaque morceau, d'un côté à l'autre de l'enceinte *réservee* ; puis, de quart d'heure en quart d'heure, on entendait un coup de boum ! boum ! et c'était tout.

Vraiment, M. Kervella, vous faites bien les choses.

Quel confortable dans la disposition des places ! Tout le tour de l'enceinte *réservee* on avait mis des planches de vingt centimètres en guise de banc, et fixées de telle façon que l'on se trouvait assis sur un angle aigu ; puis, comme draperie, une couche de peinture verte passée sur les dossiers, qui servaient en même temps de séparation entre l'enceinte *réservee* et les places du *vulgaire* à 1 franc.

Il y avait en tout environ 6,000 personnes et 49 chaises, y comprises celles des musiciens, auxquels on les enlevait au moyen d'un procédé des plus ingénieux. On allait vers eux en poussant un ha ! formidable ; ils se levaient tous en

regardant du côté du ballon ; on s'emparait des chaises, et l'on se sauvait...

Vous comprenez leur fureur ; aussi les cuivres s'en ressentaient, et nos pauvres oreilles, hélas !

J'allais oublier encore : il y avait jusqu'à des chenilles sur les bancs, et les dames n'étaient pas du tout contentes ; à chaque instant elles croyaient en sentir une ici ou là.

M. Kervella, faites donc écheniller vos bancs.

Ensuite... Oh ! ce n'est pas fini. Je voudrais vous accabler, M. Kervella, vous dire votre fait. Je vais faire un sacrifice aux Erynnies pour que jour et nuit elles vous poursuivent de leurs clameurs vengeresses et montrent sans cesse à vos regards épouvantés un ballon crevé, des lampions éteints et un feu d'artifice mouillé... Puis aussi, je vous souhaite d'assister, une fois seulement, à vos fêtes ; vous verrez comme c'est drôle, et je serai vengé !

Si encore vous aviez fait établir un buffet, on aurait pu se rafraîchir. — S'il y avait eu des chaises ou des bancs, on aurait pu s'asseoir ; mais celles-là n'existaient qu'à l'état de légende ; quant à ceux-ci, impossible de s'y placer, sous peine de gêner la circulation des places à 1 franc à celles à 3 francs, et, en somme, on connaît la politesse.

Si vous aviez lancé votre ballon à 10 heures, comme vous l'aviez promis, on ne se serait pas impatienté. Si vous l'aviez éclairé un peu, au lieu d'y placer une petite lanterne verte, rappelant par trop celles que l'on voit à onze heures du soir partout ailleurs qu'à la nacelle d'un ballon, nous aurions pu jouir d'un beau coup d'œil, et nous n'aurions pas tari en éloges sur votre compte. — Si... si... Mais nous ne finirions pas d'énumérer tous nos griefs.

En terminant, je tiens à constater que vous avez voulu rire à nos dépens, et que, sans doute, pendant que nous attendions votre feu ou votre ballon, vous étiez à compter votre recette, et bien probablement vous n'auriez rien fait du tout s'il n'y avait pas eu suffisamment.

Si les Lyonnais pensaient tous comme moi, ils vous montreraient bien dimanche prochain, par leur absence générale, que l'on ne se joue pas d'eux impunément.

Sur ce, M. Kervella, vous pouvez vous retirer, chargé des malédictions que vous jettent toutes les jeunes filles que vous avez fait attendre inutilement, tous les pères que vous avez fatigués mal à propos et tous ceux qui, trop naïfs, croyaient qu'il y a des barnums de bonne foi.

Oh ! quand je pense à ces bancs de bois !!!

bant le château de la Barollière, propriété d'un négociant enrichi, qui en prit le nom pour se donner un faux air de noblesse.

A ce propos, il nous est bien permis de nous amuser aux dépens de toute cette prétendue noblesse lyonnaise, si pleine de morgue et d'audace. Nous devons nous incliner devant la noblesse d'épée, et au besoin devant celle de robe, mais devant celle de l'épicerie et de la canuserie nous ne pouvons que lever les épaules.

On accordait des titres de noblesse à un épicier enrichi, parce qu'il avait construit un château ou acheté une tourelle, et les enfants de ce noble prétendent descendre des croisés... des croisées de leur fenil.

Ne désespérons pas, si par la fatalité des événements nous devons retourner en arrière au lieu d'aller en avant, de voir nos fabricants et plutôt leurs fils faire la courbette au pouvoir pour se faire anoblir et porter les titres de marquis du satin, vicomte de la popeline et baron de la serge.

A bon vin pas d'enseigne, et que signifient tous ces colifichets, tous ces titres portés par des gens enrichis aux dépens de pauvres diables ?

Bon ! voilà que tout en descendant cette fameuse montée de Limonest, redoutée des timoniers et des ânes des laitières, nous maugréons contre la noblesse de pacotille, dont les châteaux, neufs ou vieux, délabrés ou restaurés, nous entourent de tous côtés.

Nous atteignons le chemin vicinal qui conduit des

Chères à Chasselay, chef-lieu de canton ecclésiastique ou archiprêtre, célèbre par ses fromages dits du Mont-d'Or faits jadis avec du lait de chèvre, du temps où l'on ne frêlait rien et où les femmes ne pensaient pas aux faux chignons.

Nous parcourons ses rues tortueuses et sales ; à quelques minutes de là, on aperçoit la voie ferrée de Saint-Germain à Tarare, voie un peu abandonnée par les voyageurs pressés depuis que MM. Mangini ont rapproché la distance entre la gare Saint-Paul et l'Arbresle.

Comme nous ne sommes pas pressés de rentrer à Lyon, nous allons cotoyer les balmes jusqu'à Saint-Germain et saluer en passant Curis et Poleyieux.

Tous ces villages avaient autrefois des seigneurs, qui se faisaient une guerre acharnée.

Ils n'avaient pas des armées de cent mille hommes. Ils se faisaient tout simplement des niches.

Ils se battaient, comme nos gavroches, en se lançant des poix chiches.

Quand ils se rencontraient face à face, ils se donnaient quelques gifles, et puis rentraient chacun chez eux se barricader.

Par les meurtrières de leur castel, ils vidaient leur vase sur le manant qui osait troubler leur sommeil en chantant : « Un petit sou, s'il vous plaît, mon seigneur. »

Le seigneur de Curis était privilégié ; il possédait un curieux droit de jambage, celui de faire courir et trotter ; il ne s'agit pas de courses de chevaux ni de concours hippiques.

Quand un mari débonnaire et trop complaisant surprenait sa femme en conversation criminelle avec un vilain et même avec un hobereau, le seigneur de Curis, qui remplissait en même temps les fonctions de juge de paix et d'huissier sur son territoire, avait le droit bien amusant de condamner les deux coupables à courir et à trotter, en chemise, s'il vous plaît, tout autour de la maison de ville et de la cure.

Les vicaires, qui aiment à rire, regardaient ce spectacle du haut du clocher de l'église.

Si cet usage n'était pas tombé en désuétude, quelle procession de couples en chemises ferait le tour des deux quais en courant et en trottant, dans cette bonne ville de Lyon.

Les maris tiendraient les chambrières....

Arrêtons-nous sur ces singulières réflexions, et reposons-nous.

FRIDOLIN.

CONCERTS BELLECOUR

L'Administration des Concerts Bellecour a l'honneur d'informer le public que chaque vendredi il y aura un grand Concert. — Entrée, 1 f.

Tous les autres soirs, à 8 heures, entrée 50 c.

GRAINES D'ESPRIT

L'autre jour, M. B., un bibliophile enragé de notre ville, entre chez une connaissance, portant sous ses bras et dans ses poches une douzaine de volumes.

— Ouf! dit-il en s'asseyant, je suis harassé, je n'en puis plus!

— Ce n'est pas étonnant, chargé comme vous l'êtes.

— Oh! ce n'est presque rien, un petit ouvrage en douze exemplaires.

— Précisément, douze livres cela fait six kilogrammes.... et à votre âge....

Entendu dimanche à la fête de nuit :

— Que c'est ennuyeux d'attendre comme cela.

— Oui, et s'il venait à pleuvoir.

— Cela ne ferait rien, personne ne serait mouillé.

— Comment?

— Eh! puisque tout le monde est dans l'attente!...

LE CENTENAIRE

de Voltaire et de J.-J. Rousseau.

Quelques ombres se promènent en devisant joyeusement dans une des forêts des enfers. Au milieu d'elles on distingue Voltaire au sourire fin et glacial. — Les autres paraissent l'écouter avec plaisir et l'approuver. — On remarque autour de lui un grand nombre de figures à l'aspect monacal.

VOLTAIRE. — Eh! mon Dieu, oui, Fréron, avons-nous lutté là-bas, avons-nous échangé quelques pamphlets brûlants, et pourtant nous voici ensemble, passant gaiement le temps, sans souci de nos vieilles querelles!

FRÉRON. — J'ai gagné à ce métier une jolie fortune et j'ai pu, grâce à toi, m'offrir quelques plaisirs! Il est vrai que toi non plus, tu ne les ménageais pas!

VOLT. — Un peu de superflu de bon goût.

A ce moment une ombre s'approche du groupe, elle paraît très animée, néanmoins il est facile de reconnaître le bel ami de Madame de Warens.

J.-J. ROUSSEAU. — Eh! quoi Voltaire, ignores-tu la nouvelle qui se répand aux enfers? Paris, la reine des villes, décrète une fête nationale pour la France! Elle la met sous nos auspices, et en 1878, l'année de ton centenaire, nos deux noms diront ensemble à la France: Gloire et liberté!

VOLT. — Peste soit de l'honneur, s'il faut le partager avec toi!

J.-J. — Crois-tu que j'en sois indigne?

VOLT. — Pourquoi nous associer dans cette fête publique? Avons-nous les mêmes titres aux honneurs de la postérité? Moi, j'ai combattu de ma plume et de mes actes les préjugés, les injustices, les sottises de l'espèce humaine. Toi, Rousseau, tu n'as combattu que celles qui te gênaient, et tu as contribué à grossir celles qui te servaient!

J.-J. — De quel droit parles-tu ainsi? Quels sont donc tes titres à patronner une fête démocratique et libre-penseuse, toi, l'homme de tous les luxes, de tous les appétits aristocratiques, de tous les orgueils.

VOLT. — Et toi, l'homme des passions basses et viles, l'apprenti infidèle, le valet de tous les services!

J.-J. — Toi, l'homme qui as tout sacrifié au repos et as consenti par deux fois à abjurer tes croyances libres, en faisant élever une église dans ton château et en signant des déclarations hypocrites!

VOLT. — Qu'importe! j'ai lutté pour le peuple, pour la science, pour le droit; j'ai signalé et

relevé les erreurs des juges et des prêtres. J'ai ouvert au peuple la voie de la Révolution et il m'en remercie. Toi, tu n'as pas connu le peuple, tu n'as connu que les valets.

J.-J. — J'avais ouvert avant toi la voie aux novateurs, la hardiesse de mes doctrines a excité ta jalousie. J'ai porté les premiers coups au vieil édifice social, j'ai connu la misère, et j'ai su dire au peuple qu'il avait eu assez longtemps soif et faim sans pouvoir se rassasier! Toi, aristocrate d'idées et d'existence, il te fallait la justice élégante, la revendication aimable; moi, j'ai brûlé la plaie vive, et j'ai fait rugir le patient pour qu'il secouât ses chaînes.

Va! tu n'as fait que marcher sur mes traces! Tu as beau faire, tu n'es que mon disciple!

VOLT. — Plutôt qu'il en soit ainsi, je refuse cet honneur. C'est déjà assez d'avoir habité quelque temps le Panthéon avec toi.

J.-J. — Ta présence était justice, tu aimais les églises!

VOLT. — La tienne était un scandale; ta nombreuse postérité y venait trop souvent.

J.-J. — Ta nièce n'allait-elle pas pleurer sur ta tombe un oncle, et peut-être un époux?

VOLT. — Assez, marouffe! ou ma canne va te donner une leçon!

J.-J. — Tu sais bien que ta rage est impuissante. J'ai des défenseurs. A moi, mes enfants!

A ces mots une foule de petites ombres sortent de tous les coins et recoins de la forêt et prennent une attitude menaçante. Elles ont toutes un air drôle et mutin qui les fait ressembler à Jean-Jacques.

VOLT. (souriant finement). — Allons, tu es toujours amusant quand tu ne te montes plus la tête. Pardieu! voilà de petits Jean-Jacques tout prêts à te secourir. Pour moi, je pourrais appeler ces excellents jésuites, avec qui je suis bien maintenant, mais je t'offre la paix.

J.-J. — Tes conditions?

VOLT. — Je n'en impose qu'une: laissons désormais les mortels s'occuper seuls de leurs affaires, se créer des dieux qui n'en peuvent davantage, et se proposer des modèles défectueux si cela leur convient. Que nous importe?

J.-J. — Eh bien, soit! J'accepte, Voltaire. Passons l'éponge sur le passé et réjouissons-nous ensemble. Quelle qu'ait été notre existence, nos idées ont grandi et germé dans les intelligences et portent leurs fruits maintenant.

VOLT. — Oui! que nos descendants sachent bien que c'est l'idée seule qu'il faut saluer et proclamer, et non l'homme qui la rend! Aujourd'hui, habitant les enfers, jugeant mieux les hommes et les choses, n'étant plus poussés par l'aiguillon piquant de la vanité, repoussons l'honneur de patronner cette fête, et si la France, toujours belle, toujours grande, veut une fête vraiment nationale, qu'elle la place plutôt sous les auspices de la Concorde, du Travail et de la Paix, que sous celui de nos deux noms réunis, qui semblent toujours se disputer entre eux.

LES ABUS

On crie contre les abus, et ce sont toujours ceux qui crient le plus qui usent le plus des abus.

— On abuse du bien comme du mal; les résultats sont quelquefois les mêmes.

— L'abus du mal entraîne le bien, et l'abus du bien amène le mal.

— Il est fort difficile de rester dans un juste milieu.

— Les philosophes prétendent pratiquer cet équilibre; ils en rient sous cape; ils tombent dans l'abus de la philosophie.

— Le plus terrible des abus, c'est celui de la liberté; il engendre la tyrannie, le despotisme, la licence.

— L'abus du despotisme ramène à la liberté, et l'abus de la licence ramène à la tyrannie.

— Si vous abusez de la bonne chère et du bon vin, et d'autres choses, vous prenez la goutte, et l'abus de la goutte vous conduit au violon.

— On prêche la tempérance comme le remède à tous les maux, et l'abus de la tempérance enfante la pépie.

— L'abus de l'amour fait naître la jalousie, et l'abus de la jalousie conduit à la haine.

— L'abus de la haine conduit au crime, et l'abus du crime vous emporte en Calédonie.

— L'abus de l'esprit brouille les gens qui veulent paraître en avoir, et l'abus de la brouille reconduit à la réconciliation.

— L'abus des liqueurs enrichit les marchands, et l'abus de l'impôt sur les esprits n'appauvrit que les liqueurs.

— L'abus de la calomnie est plus mauvais que l'abus de l'absinthe; l'un vous brûle, l'autre vous sèche. On guérit de l'un en buvant beaucoup d'eau, et de l'autre par les amers.

— N'abusez jamais de la bourse d'autrui, on abuserait du refus, et l'abus du refus fait passer l'emprunteur pour un panier percé.

— L'abus de la musique engendre la gourmandise, ventre affamé n'ayant pas d'oreilles.

— L'abus du rire fait venir les larmes, et l'abus des larmes donne envie de rire.

Que d'abus qui courent encore le monde! on n'en finirait plus, ce serait abuser de nos lecteurs.

NEMO.

CHARADE

On peut mettre dans mon premier
(On peut le dire en vers tout aussi bien qu'en prose)

Ce qu'on appelle mon dernier,
De ceci, de cela (même encore autre chose).

Mon entier, pour qui le comprend,
Jadis fut la peine du vice;

Puis, de nos jours, par lui le droit chemin s'apprend,
Et, tout chargé de fer, il rend encor service.

Les Cloportes en Syndicat.

S'il y a de quoi rire, c'est de voir MM. les concierges, cloportes et portiers, qui sont à leurs moments perdus, quand le balai et le cordon leur en laissent le temps, ou tailleurs ou cordonniers, s'ériger en compagnie industrielle, commerciale et littéraire, et se former en syndicat.

Président d'honneur, M. le concierge des Facultés.

Président né, M. le concierge du Palais-du-Commerce.

Syndic: M. le concierge du Palais-de-Justice.

Membres du syndicat:

M. le concierge du n° 18, quai de l'Hôpital;

M. le concierge du n° 7, rue des Archers;

M. le concierge du n° 42, quai de la Charité.

Première séance.

Résolutions prises et à prendre.

Les régisseurs sont supprimés.

MM. les concierges recevront les loyers.

Ils ne seront pas tenus de balayer.

Ils auront un uniforme avec une clef d'allée brodée dans le dos.

Ils ne seront pas obligés d'être polis avec les locataires.

Ils pourront avoir plusieurs chats.

Ils feront les commissions des petites dames.
Ils auront le droit d'ouvrir les lettres d'amour.

Les cancanes avec les bonpes d'enfants et les cuisinières n'auront lieu qu'une fois par semaine.

Les étrennes sont obligatoires de la part de tous les locataires,

Il est défendu aux concierges d'habiter au cinquième.

Ils pourront se mettre en grève.

Pendant la grève, ils remettront leur mandat à la patrouille.

A la nouvelle de la formation de ce syndicat, les régisseurs sont entrés dans une fureur épouvantable.

Ils ont sauté aussi haut que des carpillons dans leur bureau, jurant, sacrant comme des convulsionnaires.

Ils ont immédiatement convoqué le ban et l'arrière-ban des propriétaires, et ont lancé la proclamation suivante :

Concierges de Lyon !

Nous venons d'apprendre qu'à l'instar de vos collègues de Paris, vous avez l'audace de vous former en syndicat pour démolir les régisseurs, en attendant de démolir les propriétaires. Vous voulez nous la faire à l'oseille; eh bien ! une, deux et trois, nous vous supprimons.

Plus de concierges, plus de cloportes, chaque locataire aura dorénavant sa clef d'allée.

MORALE

Si chaque locataire avait sa clef d'allée et sa boîte, il n'y aurait pas besoin de concierge.

PENSÉES D'UN IDIOT

Les sages-femmes n'accouchent pas toujours des femmes sages.

Les fiacres sont trainés par des rosses, et ce sont les ânes qui montent dedans.

Il n'y a pas que les villes qui vivent d'emprunt, les journalistes ne s'en privent pas.

Il y a des épiciers qui vendent du vin à quarante centimes et eau dessus.

L'amour est l'oignon de l'existence, comme lui il nous fait pleurer.

En fabrique on n'y trouve pas que des rossignols, les serins ne manquent pas.

Les pianistes ne manquent pas de touches.

Les horlogers épousent toujours de jolies femmes pour les mettre en montre.

Les géomètres et les facteurs ruraux arpentent le terrain chacun à leur manière.

Les témoins lèvent la main.

Les caissiers lèvent le pied.

Les petits crevés aiment à faire le pied de grue devant une cocotte.

Les sergents de ville sont devenus les gardiens de la paix.... dans leur ménage.

Les avocats parlent d'or dans un palais de chair.

Nous recevons la lettre suivante que nous insérons sous toutes réserves.

Monsieur le Directeur,

Votre estimable feuille ayant bien voulu accueillir les réclamations des personnes que leurs affaires ou leurs plaisirs appellent à user du chemin de fer de Lyon à Montbrison, je prends la liberté de vous demander une petite place dans vos colonnes pour adresser à MM. Mangini une toute petite réclamation.

Ils ont établi dans leurs wagons des water-closet tellement petits, qu'hier une dame de forte corpulence, prise subitement des douleurs d'un enfantelement quotidien, n'a pu entrer dans cet endroit discret qu'en se faisant comprimer par des mains amies.

Mais il lui a été impossible d'en sortir; elle y est encore.

Tous les efforts de la compagnie sont concentrés en ce moment dans ce water-closet.

Je demande, et nous demandons, nous autres voyageurs quotidiens, un élargissement salubre et indispensable.

Nous espérons que notre voix sera entendue.

Recevez, Monsieur le Directeur, etc.

JEAN COLAS.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

A bord du St-Laurent.

Les Délégués lyonnais au Rébus.

Nous avons tous la colique.

Nous avons déjà rendu notre royaume.

LES DÉLÉGUÉS.

Il doit y avoir une erreur de transmission dans cette dépêche... il faut lire... la République.

La Semaine théâtrale

M. Maurel, directeur ancien et nouveau du théâtre du Gymnase, n'a pas pris la peine de venir nous rendre visite, ni celle de nous envoyer un mot aimable pour nous prier d'annoncer que Brasseur et Lassouche, les deux plus désopilants comiques des temps modernes, devaient venir donner une (une, c'est bien peu) représentation aux environs du 25 juillet.

Nous comprenons l'économie que M. Maurel fait de ses pauvres jambes, et il doit voir que nous lui savons gré de sa bonne intention, ce que nous n'avons mis en doute, en annonçant cette fameuse représentation, qui fait craindre pour la salle du Gymnase que le contenu ne soit plus grand que le contenant.

On avait fait espérer que nous aurions la joie ineffable de voir jouer au Grand-Théâtre les Danicheff.

M. Senterre est tellement absorbé par la composition de sa nouvelle troupe, qu'il a oublié qu'il avait un théâtre en disponibilité.

Un silence de mort plane en ce moment sur notre première scène, et les échos du couloir ne répètent pas même les indiscretions de M. le secrétaire général pour la police des danseuses, qui doit pourtant en savoir bien long sur les engagements faits et refaits de son directeur... spirituel.

On annonce l'arrivée du tragédien Rossi; ce sera bon pour les jeunes pianistes qui comprennent l'italien de leur partition.

Je me suis laissé dire que Rossi jouait avec chaleur.

Et moi aussi j'écris.... avec chaleur, 30 degrés à l'ombre de l'imprimerie.

Un monsieur du parterre.

RÉBUS



EXPLICATION DU RÉBUS PRÉCÉDENT :

La paresse est la mère de tous les vices.

Ont deviné le Rébus : MM. le sphynx de la Croix-Rousse. — Louis Barbaret, Lyon-Vaise. — Marchandon, à Vienne. — Les habitués du café du Midi, à Craponne. — Le garde-champêtre d'Irigny. — Un pèlerin de Paray-le-Monial.

CORRESPONDANCE

M. COQUECIGRUE. — Nous porterons toute notre attention sur vos fautes d'orthographe, et acceptons vos reproches. Vous le voyez vous-même, on n'est pas parfait.

M. M..., à Vienne (Isère). — Vous nous annoncez une pièce de théâtre. Si elle n'est pas trop longue, nous pourrions trouver la place... de la comédie.

M^{me} V. C. — Vous nous demandez d'écrire des articles flamboyants contre les maris... Ah! les coquins! ils en feront donc toujours à fenottes!

M^{lle} ROSALIE — Toujours belle et toujours charmante, malgré vos nombreux printemps! Votre abonnement commencera du premier numéro; c'est une faveur : affaire de libre-échange.



LE GRAPHOLOGUE

Par Louis BOUVERV.

Joli volume in-8°. — Prix : 1 fr. 50 ; par la poste, 1 fr. 75. — Livre fort curieux et fort intéressant, où l'auteur s'est appliqué à démontrer que l'écriture d'une personne suffit pour connaître son caractère, son tempérament, ses passions. — Cette thèse, présentée sous une forme agréable, est appuyée d'une grande quantité d'autographes de célébrités allant de Napoléon I^{er} à Vermesch.

En vente à la librairie des MESSAGERIES DE LA PRESSE, 12, rue Confort.

POUDRE TACHET infatigable pour la

Destruction

DES

CAFARDS

E. GALZY, successeur, 28, rue Bugeaud, LYON.

Le Gérant, A. OLIVIER.

Lyon. — Impr. de V. Fr. Lépague, petite rue de Cairo, 40.